

EDGAR MORIN TARIQ RAMADAN

avec Claude-Henry du Bord

L'URGENCE ET L'ESSENTIEL

DIALOGUE

L'Urgence et l'Essentiel

Edgar Morin
Tariq Ramadan

L'Urgence et l'Essentiel

DIALOGUE

Avec Claude-Henry du Bord

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2017

ISBN : 978-2-35949-560-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux victimes des fanatismes,
de Giordano Bruno
aux Ramblas de Barcelone.
Edgar Morin

À Jean-Michel Bugnion, Jean-Jacques Forney,
Jean Grosfillier, qui, avec leur confiance,
m'ont permis de grandir.
Tariq Ramadan

À Léonore Pineau, qui sait l'urgence de l'essentiel.
Claude-Henry du Bord

Continuer

« *Les hommes à qui l'on parle ne sont point ceux avec qui l'on converse.* »

Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*.

Le propre d'une conversation qui remplit les préalables nécessaires à son avancée est de ne pas imaginer finir. Quand le dialogue est aussi riche que fécond, il se poursuit, y compris en dehors de tout cadre formel. Je me souviens des cours de philosophie médiévale d'André Marelli, tellement passionnants, fondés sur l'échange, qu'ils se poursuivaient dans les couloirs de la faculté. Malgré les limites d'un entretien préparé, la forme est comme contrainte par l'idée du livre qui viendra restituer les propos : se parler devient un nombre de pages et l'on s'oblige à resserrer sa parole qui n'en reste pas moins libre sur l'essentiel. Bien que les interlocuteurs soient interrompus par les repas, le fil semble ne pouvoir être rompu. Dans le précédent volume, *Au péril des idées*¹,

1. Presse du Châtelet, Paris, 2014 ; Archipoche, Paris, 2015.

qui rassemblait les mêmes intervenants, nous étions comme ici convenus d'un plan qui, même assez souple dans l'ordre des thèmes abordés, engendrait une dynamique où l'art de la conversation devenait art d'établir une amitié. Il est toujours risqué d'engager un dialogue, les règles qui le régissent ne supportent aucun écart, ne souffrent aucun manquement. D'apartés en digressions, de réactions en envolées, la parole nous entraîne parfois en des lieux insoupçonnés, et nous fûmes étonnés de conclure sur le pardon, sans rien avoir prémédité... Satisfaits de terminer cette première série d'échanges sur ce signe-là qui portait en lui une espérance commune. Certes, nous avons pour ce coup d'essai abordé non sans méthode nombre de sujets, parfois délicats et qui eussent pu être litigieux, avec assez de flamme pour n'être pas satisfaits de devoir nous séparer là. Et déjà nous pensions à tout ce que nous n'avions pas dit et qui formerait, à n'en pas douter, un autre volume substantiel. Les projets nous font vivre. Il nous a fallu beaucoup de temps, trois ans, pour parvenir à nous réunir à nouveau et à trouver des journées de liberté pour continuer ce qui n'a pas de fin : le plaisir de s'entretenir, de *tenir l'un à l'autre* par la parole, comme poutres jointes formant charpente. Il nous sembla qu'il serait bon de poser plus largement et méthodologiquement les limites et conditions propres à l'établissement d'un nouvel humanisme, en contextualisant notamment le sentiment religieux et ses sources, son rapport avec les monothéismes, en problématisant la nature et la qualité des liens intrinsèques à la structure même de la pensée humaine, sans omettre leurs incidences y compris synchroniques, afin de définir ce que les philosophes nomment des prolégomènes, dans le dessein de clarifier avant d'établir (toujours provisoirement).

Reconstruire l'homme en quelque sorte, comme le préconisait Tadeusz Różewicz dès l'immédiat après-guerre. Cela suppose qu'il ait été détruit. Il l'était, comme le Berlin de l'Allemagne année zéro. Défaillance ? Dérive, aveuglement, folie ? Plus encore défaut de conscience et donc d'être, oubli des solidarités élémentaires, de la fraternité rêvée, sans lesquelles l'individualisme forclos condamne à une réclusion perpétuelle, déni de son pouvoir destructeur. La « terre mère » était, comme son dévastateur, en voie de disparition. Au sein du difficile établissement des conditions nécessaires à cette régénérescence, la place que tient le mystère – comme forme élémentaire de toute transcendance – la foi ou, de manière plus générale, le religieux était une approche anthropologique et historique adéquate, valide, d'où en appliquant quelques traits fondateurs de la pensée complexe il était possible de déduire, après contextualisation, des constantes, des tensions, des aspirations, une volonté. Ce qui pour Tariq Ramadan est un « besoin » restait pour Edgar Morin un fait et, sous-jacentes à cette instance, s'imposaient des idées maîtresses, régulatrices, ou comme dirait Karl Jaspers « englobantes » : le religieux, son langage, sa structure, ce qui sépare certitude et conviction, la différence entre éthique et morale, penser l'impensable à partir d'un projet. Car il en est de l'aspiration et du pouvoir qu'exerce le Divin, sous toutes ses formes, comme de l'amour ou de la démocratie : ils restent une tension, au sens fort, une attention, dirait Malebranche, une épektase, dirait saint Paul, une attente, dirait Simone Weil, qui suppose que quelle que soit la culture à laquelle nous appartenons nous soyons *tendus vers*. L'homme s'instaure et commence à se reconstruire par un projet sans cesse soumis à une réactualisation. Et le siècle avait un peu vite obéré voire

exclu le religieux au sens large, sans estimer qu'il était inhérent à la nature humaine, et l'actualité nous rappelait sans cesse combien il était urgent de le repenser au sein d'une société globale et définitivement multiculturelle. Le fait religieux devait, au même titre que le fait politique, économique et social, être non seulement pris en compte mais problématisé sans être réduit à une norme. Les incessantes métamorphoses scientifiques et sociétales, les mutations, soit par dilatation soit par concrétion, de tous les anciens repères obligeaient à une analyse aigüe de l'ensemble des implications, enjeux, périls...

L'humanisme lui-même est peut-être à réinventer, bien après Érasme et ce jusqu'à Sartre, car ce que l'on entend généralement par-là recouvre une certaine mythologie historique : mettre l'homme au centre, comme référent absolu, ne suffit pas à définir l'humanisme et ses exigences, l'anthropocentrisme avait été privilégié et le paradigme en constante évolution nous obligeait désormais à penser autrement la tolérance ou l'écologie par exemple, les ressources et même l'avenir, pour les intégrer aux mouvances d'une pensée planétaire composite. Devenir homme suppose bien davantage que de l'être. Ici, l'éducation rejoint un travail de conscience historique et la redéfinition systématique de chaque concept, de chaque donnée, voire de chaque mot. Reconstruire l'homme supposait une nouvelle évaluation, une lexicologie nouvelle, afin d'en finir avec certains à-peu-près : fondamentalisme, démagogie, islamisme radical, liberté... Cela suppose notamment une nouvelle définition de la responsabilité, commune et individuelle, de considérer l'éducation autrement qu'une pédagogie ou une didactique, d'aborder différemment la pensée de la finalité ou simplement les conditions nécessaires à l'établissement

d'un « projet humain » dans l'extrême complexité de données nouvelles. Chantier immense. L'avantage (qui est une simplification) est que, pour y réfléchir efficacement, nous nous connaissions déjà, et plutôt bien, que nous avions sacrifié aux règles de l'exercice et que le *pro et contra*, la *disputatio*, comme l'entend l'ancienne rhétorique scolastique, devenaient, dans le même respect commun et sous le jour d'une sincérité sans défaut, cette dynamique par quoi s'établit un renouveau ou sa possibilité. « Urgence de l'essentiel » ! Ces quelques mots d'Edgar Morin, tirés d'une célèbre citation¹, s'imposèrent au point de faire titre, et nous avons bel et bien conscience de cette responsabilité-là. Être à l'œuvre, ensemble, sans exclusive, lancer des passerelles entre deux analyses, juguler l'émotion sans négliger l'importance de l'expérience particulière et la singularité du parcours : il n'y a de vérité accessible qu'incarnée par une histoire, dans une histoire. Scolie après scolie, brique après brique, phrase après phrase, l'homme pouvait espérer être reconstruit, sans dogmatisme, avec ce surcroît de conscience assez proche du supplément d'âme où les différences ne sont pas abolies mais dépassées.

Or, les interlocuteurs, soyons francs, ne partagent pas les mêmes convictions. Edgar Morin reste un agnostique assez mystique, un animal politique rare, conscient des dérives et des pièges que l'histoire nous tend, foncièrement ancré dans un réel mouvant, spinoziste et frère de Montaigne, sans omettre Pascal et son esprit de géométrie et de finesse ; Tariq Ramadan, homme de foi, tout comme moi, pétri de culture européenne,

1. « À force de sacrifier l'essentiel pour l'urgence, on finit par oublier l'urgence de l'essentiel. »

exégète et philosophe, pense le respect et la responsabilité comme consubstantiels à ce qui donne sens, au même titre que le rapport au Divin et à sa loi, sans y être jamais subordonné. L'homme de Dieu est un spécialiste de Nietzsche et fondateur, n'en déplaise à ses détracteurs, d'un humanisme de l'islam... Pourtant, ils se reconnaissent pour frères, sans restriction aucune, et aspirent non à l'unicité mais à l'union des diversités à partir d'héritages communs et pluriels. Il me semble, condition nécessaire à tout dialogue véritable, à tout débat, qu'aucun jamais ne voulut exercer un pouvoir sur l'autre, mais chercha toujours ce qui, dans l'opinion adverse voire divergente, pouvait modifier positivement la sienne. Jamais un exercice d'admiration béate, pas plus que ces joutes oratoires tout juste bonnes à satisfaire une vanité hypertrophiée, ni même la volonté de *convaincre* comme pour annexer, rien de cela ne fut de mise, mais étayer, oui. Se retrouver, non sans amendements, sur telle idée maîtresse, fonder au lieu de contredire, établir, trier et surtout clarifier. Il ne s'agit pas d'établir en fin de discours une pensée commune sans relief, sans aspérités, et qui serait nécessairement factice, mais de garder à l'esprit le mouvement de la pensée, la méthode, cette énergie par laquelle la fraternité se poursuit comme le discours continue. Cette fraternité a même pu être déduite de la pensée de la mort qui s'invita dans nos échanges, nous nous pensions en voie de disparition, et peu importe qu'il n'y ait aucun jardin derrière ce mur ultime, ou qu'il ne soit qu'un passage ou une butée, « *sed satis est jam posse mori* », écrit Lucain : « mais c'est déjà assez d'être mortel »... et ce dont on ne peut rien dire, la mort, rendait le discours possible, l'urgence plus sensible, l'essentiel admirable.

Sans ces préalables, il eût été aventureux d'oser une analyse, même contextualisée, de problématiques contemporaines (nombreuses), qu'elle touche l'économie, la politique, les relations internationales, le statut de l'immigré, la géostratégie, le non-croyant... Penser l'actuel n'a rien de divinatoire et, ici, le sociologue, le philosophe, l'islamologue (entre autres) redeviennent des hommes qui pensent à l'intérieur de leur culture pour mieux comprendre celle des autres. Penser et agir signifie créer des liens pour un mieux vivre-ensemble. Il ne fut non plus nullement question de syncrétisme, plutôt de circonscrire les différences avec une incontestable probité intellectuelle. Il me semble que l'exemplarité des échanges tient autant à leur franchise, à leur simplicité, qu'à l'illustration d'une thèse par l'expérience ; je pense notamment à la discussion sur le choix pensé par Edgar Morin comme un pari, tout ce qu'il y a de plus pascalien, et qui reste un grand moment ; la biographie prolonge ce que l'expérience déduit, le vécu se mêle à l'analyse et l'intuition à la théorie. Le sens est là, si sens il y a : dans cette dynamique, quand l'un estime les possibles, conçoit les risques acceptés comme autant de probabilités, sans écarter les impondérables, l'imprédictible, et que l'autre fonde sa responsabilité dans le plein exercice d'un choix en conscience venu attester une pensée droite... Mais que choisit-on vraiment ? Quel rôle jouent dans le choix l'histoire, la psychologie, la mémoire de ses erreurs, ses rêves, ses lectures, son milieu, sa formation ? Que risque-t-on à se tromper, si tant est qu'on n'engage jamais que soi-même ? À devenir un salaud plus qu'un imbécile ? De quel ressort ultime sa vie dépend-elle ? D'aimer l'homme en obéissant aux lois divines ? Ou de s'en remettre à Éros pour conjurer Thanatos jusqu'à la

dernière heure du dernier jour ? Le désir est-il non plus fort mais plus généreux que le respect dû à la parole de Dieu, même mise en acte ? Le désir d'être homme jamais ne s'épuise ou plutôt ne devrait chercher qu'à se régénérer toujours : « L'homme est la vaste énergie de sa transmutation. Il est ainsi jusqu'à la mort son propre futur. Voilà sans doute sa liberté. Dans notre rêverie, nos paroles nous allient à notre avenir. Elles ne sont pas l'expression "d'une pensée préalable". Elles sont la naissance même de la pensée », écrit Jean Lescure¹. Voilà sans doute pourquoi il est bon et approprié de converser, partager et poursuivre sans relâche le débat.

Pourquoi continuer ? La question reste plus que légitime. Non pour remplir le silence du seul bruissement de la langue – converser n'est pas bavarder – mais davantage pour servir une certaine idée de l'homme, ce qui revient à poser autrement la question de la foi, de la croyance : continuer parce que les interlocuteurs *croient* en l'homme et à cette possibilité présente en lui de révéler le meilleur, malgré l'éventualité du pire, au lieu de satisfaire la tentation du repli, du mutisme, de la langue de bois, de la manipulation rhétorique. Ceux qui échangent sont persuadés du bien-fondé de leur dialogue parce que celui-ci n'est le lieu d'aucun double jeu, il est dicté par une mise à nu qui prend le risque de s'exposer, de se donner tel qu'on est. « Le démon de notre cœur s'appelle "À quoi bon" », écrit Bernanos, et nous nous sommes posé la question de savoir ce qui justifiait cette foi – en l'homme ou en Dieu – sensible dans la volonté de continuer : à parler comme à agir. Parce

1. « Introduction à la poétique de Bachelard », in *Bachelard, l'intuition de l'instant*, Gonthier-Denoël, Paris, 1973, p. 147.

que nous sommes portés, mus par une invisible force qui nous enjoint de ne pas désespérer du monde et de ne pas baisser les bras. « Un jour viendra », pense l'un, « Où Dieu voudra », pense l'autre. Quand bien même les progrès (de prise de conscience, de mise en œuvre de solutions de sauvegarde...) sont lents et parfois imperceptibles, une volonté indiscernable mais ferme nous convainc de *continuer*. Il me semble ici nécessaire de renvoyer au texte conclusif intitulé « L'humanisme planétaire » de *L'Aventure de la méthode* d'Edgar Morin¹, dont l'auteur a produit une version condensée : *La Nouvelle Hominisation, l'humanisme régénéré*², ainsi que le livre de Tariq Ramadan sur l'humanisme et l'islam, *Le Génie de l'islam*³. Être homme passe par ce courage-là que certains estiment être un idéal naïf. Étant donné les forces obscures dont la société globale est la proie, les malentendus, les méprises, les interprétations outrancières, qu'ils concernent les idéologies, l'économie, l'islam comme les autres religions, la laïcité, les valeurs républicaines, il est urgent en effet de ne pas se taire et de préférer la clarification à la surenchère partisane. Le dessein premier de ses entretiens fut de servir ce but, afin que chacun puisse donner raison de la *voie* qu'il a choisie et se réjouisse d'avoir su *continuer*.

Claude-Henry du Bord, 7 juillet 2017.

1. Le Seuil, Paris, 2015.

2. *Le Monde diplomatique*, octobre 2015.

3. Presses du Châtelet, Paris, 2016.

I

Claude-Henry du Bord : Edgar Morin, Tariq Ramadan et moi-même sommes réunis de nouveau à Marrakech pour échanger, peut-être plus que pour débattre, sur des sujets fondamentaux qu'il nous semblait essentiel de traiter. Nous nous sommes entendus sur une discussion en deux grands moments, le premier étant dédié à la religion et à Dieu ou, d'une manière plus ample, à la croyance et à la foi. Le second aborde le monde tel qu'il est. La première question que je souhaite vous poser se rapporte à la religion et à la croyance, et à leur aspect universel. Existe-t-il, selon vous, des sociétés sans religion voire sans sentiments religieux ?

Edgar Morin : Il y a eu l'idée, chez beaucoup de laïques et surtout dans le communisme, qu'il pouvait exister une société sans aucune croyance religieuse ; cette idée s'est montrée erronée. Considérons l'histoire à partir de la préhistoire, et je dirais même de Neandertal, puisque à cette époque les morts sont enterrés avec de la nourriture et des armes, pour prolonger une vie de spectres bien que leurs chairs se soient décomposées, ou bien dans une position fœtale indiquant qu'ils sont appelés à renaître à

une nouvelle vie ; dans ces sociétés, comme dans toutes sociétés que nous appelons aujourd’hui archaïques, existe une croyance forte en la présence des spectres des morts auxquels il est possible de vouer un culte. Ces croyances se retrouvent en Chine avec le culte des ancêtres, comme c’était d’ailleurs le cas dans la Rome ancienne, dans la Grèce ancienne, etc. Nous sommes en présence d’une première forme de croyance avec l’idée d’une vie après la mort, avec des êtres surnaturels revêtus de pouvoirs que ne possèdent pas les humains. Avec les civilisations historiques, cités et empires, des religions diverses se sont développées, en général polythéistes, composées de dieux incarnant les forces de la nature, quelquefois même directement le soleil ou la lune et, preuve que l’enracinement religieux était on ne peut plus fort, comportant des sacrifices parfois humains pour satisfaire ces dieux. Nous voyons ensuite apparaître la religion monothéiste, d’abord en Égypte, chez Akhenaton, puis chez les Hébreux, à partir de l’idée d’un Dieu créateur unique. Cette idée-là se retrouve évidemment dans le christianisme, qui se fonde sur la Bible, et dans l’islam, qui intègre le récit biblique. Quelque chose d’assez intéressant vient se greffer sur cette conception : la croyance en un Dieu créateur, gouverneur, architecte du monde, a pu continuer à exister même hors religion. Voltaire par exemple, qui était antireligieux et anticlérical, pensait qu’il existait un Dieu grand architecte de l’univers. Par ailleurs, dans le cadre du monothéisme, un phénomène est apparu qu’on appelle la Révélation : le Dieu créateur du monde s’adresse *directement* à un être humain qu’il a choisi pour lui transmettre un message essentiel. C’est Moïse au mont Sinaï qui reçoit les Tables de la Loi ; du reste, déjà auparavant, Dieu s’adresse à

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : XXXXXXXXXX
DÉPÔT LÉGAL : XXXXXXXXXXXXX
Imprimé en France